



## *Porte close*

Gaïa Requiem – Paulaimé 2024

C'est une porte close.

Des herbes sauvages poussent dans les fissures du perron. Les gonds rouillent. La peinture s'écaille. Les taches brunes de la vieillesse apparaissent.

La porte s'estompe dans la grisaille de l'enduit défraîchi.

La façade semble atteinte de lèpre. Boursouflures. Abscès mettant la pierre à nu. Plaques sombres.

La maison perd ses atours. Elle ne saurait plus longtemps cacher sa face hideuse et dégradée derrière sa dignité de façade. Façade qui se lézarde même, en de nombreux endroits.

La terrasse se couvre de mousse comme les pierres tombales oubliées.

De l'étable, au-dessous, nul meuglement ou hennissement ne rythme plus la vie de ses habitants.

Au-dessus, le grenier à foin est vide, devenu temple des courants d'air.

Sous l'appentis, le bucher s'est effondré, succombant à la convoitise des hommes et des insectes xylophages.

Des lésions internes se développent.

Les murs sont froids, certains humides.

Le papier peint se décolle.

La peinture se craquelle.

Les plafonds se couvrent d'un réseau de gerçures.

Les rideaux jaunissent.

La cuisinière à bois est piquetée de rouille.

La poussière couvre les parquets d'un duvet poisseux.

Les meubles se désagrègent, attaqués par les capricornes et les vrillettes.

Des mouches mortes s'amoncellent sur le rebord des fenêtres.



Le parfum de la térébenthine et des gâteaux au sucre sortis du four a laissé place à une indéfinissable odeur de renfermé et de moisi.

Les grandes armoires ne libèrent plus l'enivrant parfum des bouquets de lavande séchée, mais la mortifère odeur de naphthaline.

Partout règne l'odeur de l'oubli. Les métastases de l'abandon se répandent.

Pourtant...



Pourtant, on peut encore y entendre l'écho des cris des désirs assouvis, des enfants insoucians, des couples qui se déchirent et se réconcilient.

Rires et pleurs.

Discussions enflammées et comptines douces.

Prières humbles.

Les joies et les peines s'y sont succédé, comme la farandole des saisons.

La maison était le berceau des naissances et le cénotaphe des agonies.

La pierre de seuil, au cœur érodé, résonne des pas légers des jeunes mariés entrant dans leur foyer et du pas lourd des voisins portant le défunt vers le cimetière en contrebas du village.

Elle semblait indestructible avec ses murs épais.

Elle avait affronté les violents orages, l'emprise de la neige et du gel lors des longs mois d'hiver et la chaleur étouffante des étés.

Bon nombre d'enfants y sont nés, devenus parents à leur tour. Elle a été la chrysalide de plusieurs générations.

Cocon protecteur, elle garantissait une apaisante fraîcheur l'été et une sécurité contre les violentes intempéries l'hiver.

Elle était le refuge de bonheurs intimes et le creuset des espérances.

Sa construction, pierre par pierre, dans l'espace arraché au burin du flanc de la montagne, avait été le fruit d'un projet de vie.

Prétentions inconscientes de domination sur la nature.

Foi inébranlable dans l'avenir.

Confiance dans la solidité de la chaîne qui unit les générations.

Mais ses enfants n'ont pas su s'en montrer reconnaissants.

Renoncement aveugle.

Désintérêt coupable.

Facilité de l'abandon.

Les derniers qui ont égayé la maison de leurs cris et de leurs jeux l'ont quittée.

Happés par la ville. Aveuglés par ses artifices.

Auraient-ils renié leurs origines ?

La chaîne est brisée.



Dans un dernier grincement, les volets se sont refermés.

La maison est maintenant à jamais aveugle.

Aveugle aux saisons.

Aveugle à la montagne de Ravel qui s'offrait à ses occupants depuis des générations.

Aveugle à la vie.

Le balancier de l'horloge est immobile et muet.

Nulle goutte d'eau ne frappera à nouveau le fond de l'évier.

Nul pas ne fera craquer le parquet en pin raboté.

Nulle lumière n'apaisera les peurs de l'enfant dans la nuit.

Plus aucune vie ne palpète en ces murs.

Elle se dresse certes encore fièrement au cœur du village.

Fière de son histoire. Fière d'avoir accueilli autant de générations.

Dernier sursaut de dignité.

Mais elle capitule inexorablement. Elle se flétrit.

Ce n'est pas la lèpre, mais l'oubli qui désagrège sa façade.

Elle disparaît progressivement aux yeux de tous.

Elle semble devoir s'effacer silencieusement du cœur du village.

La porte est close.

Des herbes sauvages poussent dans les fissures du perron, comme pour en interdire l'accès.

Une porte se ferme.

Une maison se renferme.

Et avec elle, la mémoire de générations d'hommes disparaît.

Une maison se meurt...

« C'est la maison de la famille R. », disait-on dans le village.

Une maison se meurt...

Dans l'indifférence générale.

*Paulaimé*